

Le retour de Léa Pool

« Ce qui m'intéresse dans le cinéma, c'est de créer non pas une histoire mais un état d'âme », nous disait Léa Pool en entrevue à l'automne 1981¹. Avec son film **Strass Café**, la jeune cinéaste montréalaise venait de gagner un prix au Festival des films de Sceaux et, surtout, de se gagner l'estime de milliers de cinéphiles impressionné-e-s par ce beau film d'atmosphère. Trois ans plus tard, Léa Pool lançait au Festival des films du monde (fin août à Montréal), dans la section Cinéma d'aujourd'hui et de demain, son deuxième long-métrage : **La femme de l'hôtel**. Curieuse de voir « où elle en était maintenant », Diane Poitras a vu le film et questionné l'auteure.

par Diane Poitras

J'aurais envie de dire beaucoup de bien de *La femme de l'hôtel* : c'est un film où rien n'est gratuit, où rien n'est artificiel, où tous les éléments sont nécessaires. Le scénario, derrière lequel on sent une réflexion intense et soutenue, nous entraîne d'une séquence à l'autre avec conviction ; la mise en scène est rigoureuse ; les dialogues vont droit à l'essentiel. Aucune place pour le flou ou le bavardage. Les comédiennes sont excellentes et bien dirigées (Louise Marleau, en particulier, étonne), les comédiens aussi. Ceci est d'autant plus frappant que l'intensité dramatique repose davantage sur la qualité de leur jeu que sur le déroulement de l'action.

L'histoire est celle d'une réalisatrice, Andréa Richler (Paule Baillargeon), qui, pour la durée d'un tournage, décide de s'installer à l'hôtel. En exil. Étrangère, mais dans sa propre ville. Elle tournera, dit-elle, dans des lieux de passage : cet hôtel, une gare, une maison de repos, un théâtre.

Dans cet hôtel donc, Andréa fait la connaissance d'une autre cliente, Estelle (Louise Marleau). Cette femme, dont « le silence est un cri à l'envers », pourrait fort bien être le personnage du film d'Andréa. Celle-ci le sait d'instinct. Elle cherche donc à découvrir ce que cette inconnue a à lui apprendre. Estelle, pour sa part, se laisse prendre à ce film qui empruntera de plus en plus à son univers à elle (« Tu me

voles ma vie », dira-t-elle plus tard à Andréa). Se développe alors toute une dynamique entre la réalisatrice, son personnage (interprété par Marthe Turgeon) et la nouvelle venue. Entre la réalité, l'imaginaire et la fiction.

Transcender les choses

Cette dynamique est à la fois le moteur et l'enjeu du film. Celui d'Andréa Richler comme celui de Léa Pool. « La question est de savoir si l'on arrive vraiment à transcender les choses. Si l'on dit la réalité, mais de manière plus plate, ça ne sert à rien de faire des films ! »

Léa me rappelle une séquence qui m'avait très impressionnée lors du visionnement : Andréa est dans une station de métro. Collé à la portière d'un wagon, un homme pleure, le dos tourné aux autres passagers. Le train démarre et le bruit de ses sanglots disparaît dans le tumulte indifférent du quotidien. Andréa reste sur le quai, bouleversée. « J'ai fait semblant de ne pas le voir, dit-elle, parce que la réalité était trop forte. »

Réflexion sur le cinéma, sur son rapport à la réalité, à la vérité, cette séquence est aussi un moment dramatique d'une rare intensité. Exemple frappant de ce lieu privilégié où c'est la subjectivité qui confère au film son réalisme. Ou sa crédibilité.

Les films de Léa Pool sont très personnels, bien qu'on y ait beaucoup remarqué l'influence de Marguerite Duras. Influence qu'elle n'a jamais niée d'ailleurs. « Je sentais très profondément son discours,

sa façon de parler des femmes, entre autres. Mais aujourd'hui, lorsque je vois *Strass Café*, je me rends mieux compte de ce qui y était à moi. Le discours pouvait ressembler à celui de Duras, mais l'aspect cinématographique, lui, m'appartenait en propre. »

Et effectivement, dans *La femme de l'hôtel*, quelque chose est encore plus affirmé. Si les questionnements se ressemblent d'un film à l'autre, il y a une manière plus sûre de poser les questions.

L'exil comme choix

Les personnages aussi se transforment. Léa Pool les avait voulus très désincarnés dans *Strass Café*. Silencieux, ils glissaient d'un tableau à l'autre comme dans de grands espaces vides. Dans son dernier film, elle nous donne plus d'information sur eux (elles) ; on peut leur imaginer une vie propre, ne serait-ce que par bribes.

La réalisatrice travaille actuellement à un autre scénario qui, lui, portera le nom d'une femme, *Anna Trister* (quel beau titre, encore une fois !), et elle veut ce troisième film encore plus incarné, plus physique. « Lorsque j'ai fait *Strass Café*, j'avais l'impression de n'avoir aucune place. Aujourd'hui, je réalise que cette place pas très bien définie où je suis, c'est un choix que j'ai fait et j'y suis bien. Je reconnais maintenant mon espace comme étant celui de l'exil. » FIN

1/ *La Vie en rose*, septembre 1981, p. 52 : « Léa Pool ou le cinéma de la différence », F. Guénette.